



Mr Johnson

## Monsieur Johnson.

*Un grand merci à ma tendre et chère Tabata  
sans qui ce récit ne serait pas ce qu'il est...*

Monsieur Johnson était gardien dans le Haut Château. Il commençait à 8 heures le matin. En arrivant dans le grand hall du Haut Château, il plaçait sa carte à poinçonnement dans la machine. C'était la première chose qu'il avait à faire. Une fois dans la salle d'habillage, car il était très en avance - monsieur Johnson arrive toujours très en avance - il déplaçait un emballage dans lequel était enveloppé un sandwich aux cornichons. Les jours pairs, il ajoutait de la mayonnaise avec deux tranches de rôti de porc. Les jours impairs, c'était trois tranches de rosbif, car elles étaient plus petites. Avec sa serviette - serviette qu'il avait ficelée autour de son cou - quand il avait terminé son sandwich il essuyait le gras déposé sur le pourtour des lèvres. Ce n'est qu'à cet instant qu'il regardait l'horloge jusqu'à ce que la grande aiguille marque 35. Il se levait, remisait tout dans sa serviette en cuir et la rangeait dans le placard qui lui avait été attribué. Puis, il sortait sa tenue de gardien, une tenue bleu marine avec deux bandes blanches parallèles sur chacune des manches ainsi que sur les jambes de pantalon. Il passait soigneusement sa main dessus afin de défaire les faux plis. Ça ne servait absolument à rien, mais il le faisait depuis toujours. Il regardait à nouveau la grande aiguille, comme elle arrivait sur le 8 alors il se revêtit sa tenue - très vite pour avoir fini avant l'arrivée de son collègue, Luigi. On l'appelait par son prénom, car il était jeune et qu'il arrivait immanquablement en retard. Lorsque Luigi entra, monsieur Johnson lui fit ses yeux ronds pour lui signifier qu'il était en retard. Luigi n'avait toujours pas compris la raison qui poussait monsieur Johnson à faire ce regard idiot. Tout simplement, il s'était habitué à l'idée que monsieur Johnson était un personnage qui faisait des ronds avec les yeux, un point c'est tout.

A neuf précises, monsieur Johnson prenait son poste. Devant le tableau du très grand peintre Mazeltrone. Une toile toute bleue. Un bleu nuit, uniforme. Sous la toile était inscrit le titre suivant : Bleu nuit. Devant celle-ci, on avait placé un trait blanc qu'il était interdit de dépasser. Si cela venait à se produire, monsieur Johnson, à l'aide de l'instrument infernal qui pendait autour de son cou, émettait un son strident qui faisait sursauter l'ensemble du public tranquillement en train d'admirer les œuvres du musée. Si par hasard des enfants chahutaient devant le fameux tableau tout bleu, il les attrapait par une oreille pour les gronder devant leurs parents bien trop impressionnés par le personnage pour dire quoi que ce soit.

Monsieur Johnson passait le plus clair de son temps devant ce tableau bleu. Un tableau qui ne l'intéressait nullement et pour lequel il n'avait aucune espèce de considération. Lorsque le musée avait réussi à faire l'acquisition de l'œuvre pour une somme considérable, le directeur du musée, monsieur Naquinoeil - que l'on devait prononcer en sa présence NA QUI N'ŒIL, mais que l'on prononçait N'A QU'UN ŒIL avec un sourire entendu dès qu'il avait le dos tourné - avait convoqué le gardien dans son bureau. Monsieur Johnson pensait avoir droit à une solide augmentation pour la qualité irréprochable de son travail. Surtout qu'il n'y avait que deux raisons pour lesquelles le directeur convoquait le personnel. La première, une réprimande et la deuxième une promotion. Depuis il en existait un troisième. La récompense suprême, avoir la garde du tableau de Mazeltrone. Depuis ce temps, monsieur Johnson vouait une haine irrépressible à l'œuvre accrochée face à lui des heures durant.

Monsieur Johnson attendait 16 heures 45 pour fermer la salle, car on fermait un quart d'heure plus tôt afin de mettre l'œuvre en sécurité et ne pas prendre le risque de se la faire voler. Il fallait baisser la grille constituée d'un épais tressage de barres métalliques. A la base, un énorme cadenas s'ancrait dans le sol. Avec la grosse clef de l'unique trousseau dont monsieur Johnson avait la responsabilité, il fallait faire trois tours pour verrouiller.

Heureusement, il existait un deuxième trousseau dans les locaux de la police. Mais pour prévenir tout risque d'égarer le sien, monsieur Johnson, sur son argent personnel, avait acheté une longue chaînette en acier trempé. Il avait fixé une extrémité à son ceinturon et l'autre au trousseau qu'il logeait dans la poche de devant. Ce n'était pas très pratique, car ainsi, cela frottait contre sa cuisse et lui provoquait des irritations qui l'obligeaient à se gratter une bonne partie de la nuit. Mais la placer dans la poche arrière, c'était prendre le risque de se la faire voler par un kleptomane. Depuis que monsieur Johnson avait découvert cette maladie dans une revue de la médecine française, il n'avait plus qu'une hantise, croiser un homme atteint de cette affliction. Une terrible plaie envoyée par Dieu lui-même, en tous les cas, c'est la conclusion à laquelle il était arrivé.

A 19 heures 05, comme à son habitude, il quittait le Haut Château après avoir procédé à la fermeture de la fameuse salle, s'être changé et avoir récupéré l'emballage du sandwich qu'il avait plié précautionneusement dans sa serviette en cuir. En ce jour d'automne, il faisait encore beau pour la saison. Monsieur Johnson se dit qu'il allait faire une entorse à ses habitudes. Est-ce parce qu'il n'avait eu aucun besoin d'intervenir auprès de visiteurs opportuns, ou bien la qualité du soleil qui déversait sur la vallée une lumière très agréable ? Il n'aurait pas su le dire exactement. Il avait une envie soudaine de nouveauté.

Pour repartir du Haut Château, il y avait la route principale qui filait directement vers la ville. Mais il y avait le « Path » - c'était son nom, certainement donné par un Anglais qui avait apprécié ce petit sentier - il passait sous les remparts dans d'anciennes douves. Cela rajoutait une vingtaine de minutes au trajet habituel. Monsieur Johnson replia le bas de ses jambes de pantalon et le rentra dans les chaussettes. Le sol était encore détrempé de la pluie de la veille aussi regretta-t-il tout de suite son initiative. Il allait faire demi-tour quand son attention fut attirée par un bruit étrange qui émanait des broussailles. Il s'approcha à pas de loup, écarta légèrement les genêts qui composaient un bosquet épais et touffu. Une roche l'obligea à enjamber pour s'avancer un peu plus. Son pied ripa, il se retrouva à devoir faire le grand écart. On entendit un craquement provenant du tweed. Le blanc du slip apparaissait au travers du fond de pantalon. Monsieur Johnson se rétablit sur ses deux jambes et passa son doigt sur l'arrière du pantalon. Ce qu'il craignait, s'était bien produit. Il prit la veste qu'il portait à l'épaule pour l'attacher à la taille et ainsi masquer la déchirure. L'honneur était sauf. Il décida d'abandonner les deux idées stupides qu'il avait eues : prendre ce sentier glissant, et s'occuper du raffut dans les broussailles. Il se retourna et tomba nez à nez avec une bestiole hideuse. Ils se regardèrent dans les yeux, la bestiole fit une drôle de grimace que lui rendit monsieur Johnson. Au bout de quelques instants, la bestiole se dressa sur les pattes arrière. Elle était aussi haute qu'un ours, plus large qu'un aurochs. Elle pivota et disparut dans les fourrés. Monsieur Johnson resta bouche bée, se gratta la tête et se demanda s'il n'avait pas rêvé. Il se pinça les fesses, mais manque de chance sa chaussure gauche à semelle plate dérapa et il dut faire un nouvel écart pour se rattraper comme il put. Un nouveau craquement se fit entendre. Deux conclusions apparurent comme inéluctables dans l'esprit de monsieur Johnson. La première, c'est que le trou du pantalon s'était considérablement agrandi et la deuxième qu'il n'avait pas rêvé.

Il regagna son chez lui, s'installa à table pour manger une salade de thon mayonnaise avec œufs durs, car on était jour impair. Il se versa un demi-verre de vin et mangea une banane en dessert, car les pommes, c'étaient pour les jours pairs. Il n'aimait pas les jours impairs à cause des bananes. Il alla se coucher de fort mauvaise humeur, comme tous les jours impairs. Une fois en pyjama, il

s'assit sur le lit. C'était assez inhabituel. Monsieur Johnson repensait à son aventure. Il essayait de se rappeler l'étrange bestiole qu'il avait croisée. Ce dont il était absolument certain, c'était qu'elle n'était pas de la région. Autre point, la couleur de ses longs poils, un gris anthracite. Deux yeux profonds et noirs enfoncés dans leur orbite. Deux petites oreilles presque sur le dessus de la tête et des pattes avant immenses avec de terribles griffes acérées. Pour les pattes arrière, il n'aurait pas su dire. Enfin, un dos charpenté à la musculature saillante, faisait de cet être une bestiole aux allures impressionnantes. A la réflexion, il se rappela avoir entendu comme une petite voix. Mais ce devait être une hallucination auditive.

Le lendemain, lorsque monsieur Johnson s'installa sur sa chaise, bien en face du tableau de Mazeltrone, son attention fut attirée par quelque chose d'inhabituel. Il n'était que 9 heures 10 et les visiteurs du musée n'étaient pas encore là. En général, les premiers n'arrivaient pas avant 9 heures 15, ceux du lundi, les habitués, mais on n'était pas lundi et il était bien rare de voir arriver quelqu'un avant 9 heures 30 voire 40. Monsieur Johnson chausa ses lunettes de vue pour voir de près, car monsieur Johnson avait un seul défaut, il était presbyte, comme sa mère. Avant de traverser la salle, il s'assura qu'aucun visiteur n'arrivait. Il vérifia une deuxième fois, car monsieur Johnson avait horreur, mais horreur qu'on le prenne en défaut. Une fois, tout petit, il avait fait pipi dans sa culotte et depuis ce temps, il avait été parfait. Sa mère et son père étaient fiers de lui, ils avaient pardonné ce petit incident. Dans la famille de monsieur Johnson, on pardonne les petits incidents, c'est une tradition ancestrale.

Tout d'abord, il essuya ses lunettes pensant qu'elles avaient des traces de doigts. C'était impossible, monsieur Johnson les nettoyaient scrupuleusement chaque soir avant de lire le journal et chaque matin, après s'être brossé les dents pendant 3 minutes 30. Trois minutes parce que l'orthodontiste l'avait dit et trente secondes parce qu'on était jamais prudent comme le disait à tout propos sa sœur de Hambourg. Car monsieur Johnson avait une sœur aînée à Hambourg et une autre dont on n'avait plus de nouvelles depuis qu'elle avait décidé de vivre toute seule dans une yourte en Cochinchine dans le delta du Mékong.

Il nettoya une nouvelle fois ses lunettes pour voir de près. Puis une troisième fois. Enfin, il arriva à la conclusion inévitable qu'il ne s'agissait pas de ses lunettes, mais du tableau. Quelqu'un avait dû échapper à sa surveillance et pour son plus grand malheur, la honte de sa vie de gardien de musée, cette personne avait fait des traces sur l'œuvre de Mazeltrone. Mais le cauchemar de monsieur Johnson ne faisait que commencer. Non seulement, il y avait des traces à droite, mais il y en avait aussi à gauche. Plus grave, il y en avait aussi au milieu. Monsieur Johnson fit demi-tour, prit le panneau qui disait « *salle fermée temporairement pour cause de maintenance* », il ferma la salle et pendit le panneau au crochet dédié à cet effet. Un petit crochet en métal qu'on avait fait souder à la grille.

De retour dans la salle, quelques minutes plus tard, une dizaine, un peu plus que prévu car, on avait fait un acte malveillant. Certainement ce Luigi. Il avait dû trouver rigolo de cacher la grosse loupe dans le tiroir de droite au lieu de celui qui est situé en bas à l'autre extrémité. Celui dans lequel on ne range que le matériel spécialisé pour l'étude des tableaux. C'est-à-dire la grosse loupe. Après avoir ouvert puis descendu la grille, sans la claquer pour ne pas être enfermé, tout seul, avec le tableau, monsieur Johnson étudia l'œuvre au plus près. D'abord à droite, ensuite à gauche, puis dans l'ordre inverse pour ne pas être influencé par son observation précédente. Il examina de la même façon, avec la rigueur de l'expert, la partie centrale. Enfin pour confirmer son hypothèse, il alla chercher la chaise, la plaça à cheval sur la ligne blanche qui délimitait la zone à ne pas franchir, mais comme il était gardien, cela lui était autorisé. En effet, Monsieur Naquinoeil, le chef du personnel avait autorisé par écrit monsieur Johnson à procéder ainsi pour le nettoyage de l'œuvre de Mazeltrone. Le haut de la toile possédait aussi les mêmes traces. Des traces de pinceau, des coups

de pinceaux. Monsieur Johnson poussa un ouf de soulagement. Il remisa sa loupe dans la poche arrière de son pantalon. La chaise vacilla. Monsieur Johnson réussit s'appuyer sur le haut du mur, voulut exercer une pression. Au péril de son dos, s'éloigner du tableau. Echapper au risque gravissime d'endommager la toile. C'était une procédure à laquelle monsieur Johnson avait longuement réfléchi, toute une nuit. Il voulait éviter un incident de ce type qui aurait gravement endommagé la toile. Il y avait pensé, lorsque pour la première fois Monsieur Naquinoeil, N'A QU'UN ŒIL dès qu'il avait le dos tourné ou même NOEILNOEIL, pour les plus audacieux, lui avait demandé de dépoussiérer l'œuvre.

Monsieur Johnson replaça la chaise et voulut remonter la grille. Pour son plus grand malheur, un nouvel acte malveillant. On avait claqué la grille pendant qu'il avait le dos tourné. Il tenta vainement de passer la main au travers. Puis il s'adressa au groupe de visiteurs qui s'était amassé devant la grille pour observer de loin l'œuvre de Mazeltrone. Malheureusement, c'était des Chinois et tout ce qu'ils trouvèrent à faire, ce fut de s'incliner avec un grand sourire devant monsieur Johnson qui s'évertuait à leur expliquer sa situation à l'aide de grands signes qui n'avaient aucun sens. En tous les cas pour les Chinois. Ceux-ci en arrivèrent à la conclusion que c'était l'attitude habituelle pour les gardiens de musée du Haut Château. Et comme c'était le Haut Château, ils ne s'en formalisèrent pas plus que ça.

Monsieur Johnson s'installa dans sa chaise et s'assoupit en attendant l'heure de fermeture. Lorsqu'enfin, on se rendit compte de la chose, Monsieur Naquinoeil le libéra tout en opinant du chef au gré des explications fournies par monsieur Johnson. Puis monsieur Johnson en passant devant Luigi lui fit son regard rond chargé de reproches. Il quitta le musée, cette fois par le chemin habituel.

Monsieur Johnson avait très mal dormi. Une nuit à se tourner dans tous les sens car il n'avait cessé de penser à ces traces de pinceau. S'il s'assoupissait, il se réveillait en sursaut cherchant la grosse clef qui pendait derrière lui. Mais, dès qu'il se tournait pour la saisir, elle se sauvait de l'autre côté à cause du mouvement qu'il impulsait lui-même. Ou bien encore, il voyait les gros yeux de Mazeltrone chargés de reproche, car il avait échoué dans la surveillance de l'œuvre. Mais le plus terrible, c'était quand il posait nu devant des enfants qui le recouvraient de peinture bleu nuit.

Il était bien trop tôt, à peine 6 heures du matin. Jamais au grand jamais monsieur Johnson ne se levait à une telle heure. Sans même se servir d'un réveil matin, immanquablement, il se réveillait à 6 heures 45 minutes. Se faisait un café noir avec un nuage de lait et trois toasts à la confiture d'orange préalablement recouverts d'une fine couche de beurre légèrement salé. Débousolé par cette nuit agitée, il rêvassait devant son bol de café, absorbé par les volutes de fumée qui s'en échappaient. Il réalisa qu'il avait oublié de mettre en marche le poste de radio, ce qu'il fit. A cette heure, le speaker annonçait les titres des principales informations. Monsieur Johnson n'écoutait pas vraiment, car ce qui l'intéressait, c'était la chronique sur le jardinage, mais comme il était plus tôt que d'habitude, c'était les informations matinales. Monsieur Johnson plaça deux tartines dans le toaster, puis ajouta la troisième en travers dans l'autre sens. Mais il n'appuya pas sur le bouton de mise en route de l'appareil pour la bonne et simple raison que le speaker attira brusquement son attention.

« ... nous pouvons affirmer sans l'ombre d'un doute, que l'enfant a été sauvagement agressé dans les environs du Haut Château. Le garçonnet aurait échappé à la vigilance de ses parents afin de pouvoir prendre un sentier qui suit les contreforts de la fortification. Il est mort des suites de ses blessures. Les griffures ne laissent aucun doute quant à l'attaque dont a été victime la pauvre petite victime. Le docteur Lambertier affirme qu'il s'agit d'un animal féroce, un ours. Nous rendons l'antenne, à vous les studios... »

Monsieur Johnson, abasourdi par la terrible nouvelle ne pensa même plus aux tartines

abandonnées à leur triste sort dans le toaster, ni même au café au lait qui refroidissait dans le bol. Lorsqu'il s'empara d'une tartine, un quart d'heure plus tard et qu'il la trempa, c'est à cet instant qu'il réalisa qu'elle n'était ni grillée, ni même beurrée et encore moins recouverte de confiture d'orange. Il la regarda d'un air étonné, mais ne voulut pas la jeter. Aussi, il se força à l'avalier ainsi que les deux autres. Par contre lorsqu'il porta le breuvage à ses lèvres et qu'il en absorba une bonne lampée, il ne put s'empêcher de le recracher. Il était froid. Monsieur Johnson leva la tête, son regard se porta sur l'horloge au-dessus de la porte et il fut horrifié en constatant qu'il était en retard. Il abandonna son petit-déjeuner en l'état, enfila son raglan en tweed ainsi que son chapeau claqué. Il sortit en claquant la porte et d'un pas rapide s'engagea dans l'artère principale qui coupait la ville en deux parties égales. Cette rue, d'un côté disparaissait vers la vallée en de nombreux lacets la plupart du temps noyés dans une brume épaisse et de l'autre, elle conduisait au Haut Château. Monsieur Johnson marchait d'un pas alerte et d'un air mauvais ce qui lui faisait deux pattes d'oie affreuses au niveau des yeux. Lorsqu'il arriva à hauteur de l'estaminet du Cheval Blanc une inquiétude prit forme dans son esprit. Quelque chose d'inhabituel, mais quoi ? Il essayait de trouver ce qui n'allait pas. Il ralentit l'allure, se tourna discrètement pour voir derrière lui, puis il fit volte-face d'un coup. Rien. Il n'y avait rien si ce n'était un matou décharné et borgne. Pas âme qui vive, pas un bruit, un silence à peine troublé par le vent qui s'engouffrait dans les rues en quittant les pentes montagneuses. Monsieur Johnson se frappa la cuisse en réalisant qu'on était dimanche. Il rebroussa chemin, rentra chez lui, ôta tous ses habits et nu comme un ver, il se recoucha sans même prendre le temps d'enfiler son pyjama.

Levé bien après midi, Monsieur Johnson n'avait pas pris la peine de préparer le repas dominical, il s'était contenté d'une tranche de pâté de tête avec un café et du pain. Il avala son casse-croûte en un rien de temps, car une idée l'obnubilait. Est-ce que la bête dont on avait parlé aux infos était la même que celle qu'il avait croisée sur le sentier de contournement du Haut Château. Il fallait qu'il en ait le cœur net. Le sentier finissait au-dessous de la route principale, on y accédait par un petit escalier escarpé qui dégringolait au travers de la végétation. Monsieur Johnson mit ses godillots, une chemise légère un pantalon en velours à grosses côtes ainsi que des chaussettes en laine épaisse, son chapeau en feutre et sa veste en laine.

On passait par le bas de la ville, ensuite le sentier bifurquait sur la droite pour se glisser dans un goulet. De là, on gagnait un fronton rocheux. Pendant un bon moment, on suivait la rivière et tout d'un coup, le chemin remontait dans la colline, serpentant au milieu de la rocaille et des épineux. Au loin, on pouvait apercevoir le Haut Château qui dominait la vallée. Le vent était tombé et à part le croassement des grenouilles et quelques piaillements d'oiseaux la tranquillité s'imposait. Lorsque Monsieur Johnson entendit le grognement, tout d'abord, il n'y prêta pas attention. Il était dans ses pensées, préoccupé par le tableau et les traces de pinceau. C'est le hurlement qui le sortit de sa torpeur. Un cri long et lugubre qui résonna sur tout le plateau. Les autres bruits produits par d'autres animaux disparurent soudainement. Monsieur Johnson fit passer devant lui sa carabine à deux coups, bascula le canon inséra deux grosses cartouches de chevrotine numéro 5. Celles qu'on utilisait pour les sangliers. Monsieur Johnson n'était pas très loin de l'endroit où il avait rencontré la bestiole pour la première fois. Il se mit à couvert dans le taillis, s'accroupit et attendit. Il attendit un bon quart d'heure, silencieux. Monsieur Johnson avait cela pour lui, il était d'une grande patience, et d'une pugnacité impressionnante.

Il en était certain, la bestiole était là, tout près. Il percevait son souffle épais, lourd et malodorant. Au travers d'un buisson ardent aux épines acérées, monsieur Johnson vit l'œil rougeoyant de la bête. A la suite d'un mouvement brusque dans les fourrés, Johnson arma, épaula et tira. Le recul du fusil l'envoya en arrière, il buta sur un rocher et déséquilibré, il s'étala de tout son long. Un deuxième coup partit en direction des nuages. Monsieur Johnson se releva aussitôt. Il contourna les buissons qui barraient son chemin. A pas de loup, il s'avança. N'ayant plus de cartouches dans son

arme, il craignait de se faire surprendre par la bête blessée. Car il était certain d'une chose, c'était de l'avoir touchée. Avec la forte dispersion de la chevrotine, il n'avait pu manquer sa cible. En enjambant un éboulis, il retint sa respiration, il pensait avoir été repéré à cause du bruit de la pierraille. Le mouvement partit sur sa gauche, pour se transmettre à l'ensemble du taillis. Monsieur Johnson mit un genou au sol, bascula le canon, plaça deux nouvelles cartouches, réarma, se cala comme il faut, puis attendit que la bête sorte du bosquet. Mais rien ne se passa. Le calme. Plus un mouvement, le vent lui-même avait cessé. Monsieur Johnson attendit encore un peu, puis encore un peu plus de peur de se faire cueillir au moindre geste. Il avait peur que la bête attende qu'il bouge pour fondre sur lui et l'éventrer comme elle avait fait avec le pauvre enfant.

Finalement monsieur Johnson finit par oser un léger mouvement. Il s'avança de quelques pas, il était exactement à l'endroit où s'était tenu la bête. Il s'abaissa afin de mieux voir, il fit le tour de l'emplacement afin de trouver les traces laissées par cette chose. Elle devait peser au moins deux cents kilos, elle devait enfoncer le sol meuble lors de son passage. Monsieur Johnson chercha, observa, revint plusieurs fois sur ses pas et c'est certainement pour cela que les seules traces qu'il put observer furent les siennes.

De retour en ville, il fut interrogé, questionné, interpellé. Il expliqua, mima, montra son fusil et les cartouches, puis rentra se préparer un bon repas. Le dimanche soir, c'était soupe de légumes. Il s'autorisa un morceau de lard pour agrémenter le bouillon puis il alla se coucher. Il eut encore beaucoup de mal à s'endormir, tout excité par ses aventures.

Dans la grande salle du Haut Château, dite du premier Administrateur, Monsieur Johnson profita d'un moment d'accalmie pour se lever de sa chaise. Il vérifia que personne ne se présentait par le hall d'entrée en se penchant par-dessus la balustrade qui surplombait le rez-de-chaussée. Il s'avança rapidement vers le tableau de Mazeltrone. Le plus étonnant pour monsieur Johnson était cette couleur. Tout en prenant de nouvelles teintes à cause des reflets piégés dans les traces de pinceau, elle gardait cette qualité de bleu nuit. Un bleu profond qui absorbait son regard. A mi-chemin, monsieur Johnson n'arrivait plus à détacher les yeux de l'œuvre. En plein milieu de la salle, il était statufié. Dans une immobilité parfaite, il fixait du regard ce qui le rendait étrangement non humain. Heureusement, à cette heure proche du déjeuner, personne ne venait pour s'extasier devant la peinture de Mazeltrone. Un léger courant d'air vint caresser la nuque de monsieur Johnson ce qui eut pour effet de le sortir de sa torpeur. Sa montre indiquait le quart avant midi. Il préféra vérifier une nouvelle fois l'absence de visiteur, puis il revint vers le tableau, cette fois de biais afin d'éviter l'effet frontal que provoquait la peinture. Les genoux légèrement fléchis, la tête inclinée sur le côté, les mains sur la taille, monsieur Johnson progressait vers le tableau. Une nouvelle certitude s'imposait. Il y avait les traces oui, mais aussi une forme qui se découpait dans l'ensemble de la toile. Un contour flou qui délimitait un espace beaucoup plus sombre, plus profond. Plus monsieur Johnson s'avançait, plus avait ce sentiment étrange de pénétrer dans la peinture, dans la matière qui composait la texture de la toile. Un mauvais pressentiment l'assaillit, il fit volte-face, courut vers les balcons intérieurs, se jeta contre la balustrade. « Ouf ! », ce n'était que le factotum qui venait pour déposer le courrier dans le bureau du directeur. Voyant débouler monsieur Johnson, celui-ci s'était arrêté au milieu de la pièce centrale. Il avait eu une frayeur énorme, il suait à grosses gouttes. Il sortit un grand mouchoir à carreaux, s'épongea le front tout en saluant monsieur Johnson qui lui rendit son salut avant de reprendre son exploration. Cette fois-ci, il était fermement décidé à affronter l'œuvre en faisant face. Il avançait par à-coups, faisant de surprenants petits pas, une façon de sautiller, puis stoppait soudainement. Il se penchait d'un côté, puis de l'autre, enfin, se redressait et reprenait sa petite danse. Une fois qu'il eut trouvé la bonne distance, ni trop près pour ne pas être complètement centré sur les aspérités du tracé, ni trop loin, pour ne pas paraître noyé dans un bleu absolu, il mit un genou à terre. Ainsi, il était à bonne hauteur. Il cligna de l'œil, puis de l'autre afin de désaccoutumer sa vue de l'uniformité de surface. Le contour prenait forme à nouveau devant lui.

Il retrouvait ce qu'il avait laissé, cette ondulation qui formait une bande plus sombre. Il fixa son regard en un point précis, au trois-quarts en hauteur en partant du bas et légèrement désaxé sur la droite. C'était là, l'image prenait forme. Un ensemble de teintes composait une danse végétale qui se déployait en vagues successives pour composer un ornement floral. A moins que ce ne fut une ondulation, le frémissent de l'eau sur un lac. Sous cette surface monsieur Johnson était persuadé qu'il y avait quelque chose. Il tentait d'en avoir une perception en abaissant la tête, puis en l'inclinant sur la gauche. Dans la profondeur de la toile, un mouvement lent se dessinait. Il y avait effectivement d'autres ondulations. Les mouvements laissés par la brosse créaient un effet d'optique. Cela eut un effet hypnotique sur monsieur Johnson. Un monde abyssal l'absorba. L'étrangeté du bleu donnait naissance à de nouveaux corps. Immobiles pourtant, mais qui semblaient se balancer d'avant en arrière.

Il y eut du bruit dans la salle principale, signe que la foule allait à nouveau arriver pour la visite. Monsieur Johnson réalisa qu'il n'avait pas mangé son sandwich à la mayonnaise et tranches de porc. Il hésita. Le guichet n'était pas encore ouvert, le guichetier qui était aussi le factotum avait dû prendre un peu de retard à cause de sa frayeur. Monsieur Johnson prit l'escalier de service, fila dans son casier, déballa son casse-croûte et l'avalait à toute vitesse. Il s'essuya les mains avec le torchon à carreaux. La bouche pleine, il grimpa l'escalier quatre à quatre. C'est pour cette raison qu'il eut de terribles douleurs au ventre toute l'après-midi, et même le soir au moment de se coucher. Il avait à peine touché à son potage. Il s'endormit en pensant à la peinture de Mazeltrone et en se promettant de prolonger son exploration dès le lendemain matin, en arrivant plus tôt. Mais il n'en eut pas le loisir, car le lendemain eut lieu le terrible massacre.

Tout d'abord monsieur Johnson avait raté l'heure. Non seulement il n'avait pas réussi à se lever plus tôt, mais il était carrément en retard sur l'heure habituelle. Il n'eut même pas le temps de boire son café, ni même de manger les toasts à la confiture d'orange. Il se contenta d'emporter une pomme reine des reinettes pour la croquer en chemin. Le soleil illuminait déjà la vallée, donnait au Haut Château une couleur presque ocre. Mais cela ne dura pas. Très vite, il reprit son gris naturel, un gris uniformément réparti sur l'ensemble de la bâtisse. Même les fenêtres rectangulaires, pourtant très hautes, ne réussissaient pas à se départir de ce gris. Du même gris qui les costumes des bureaucrates qui administraient la ville avec une parcimonie toute à leur honneur. D'ailleurs, une fois par an, on fêtait la perfection de leur gestion en organisant le banquet de la saucisse. Chacun pouvait ainsi faire rôti une saucisse offerte par le bourgmestre grâce aux économies faites par les bureaucrates.

Mais en arrivant sur la grand place, quelle ne fut pas la surprise de monsieur Johnson en découvrant l'horreur absolue. Des corps éventrés de haut en bas, exposés comme des pièces de boucherie. La foule, assemblée tout autour, poussait des cris d'horreur ou bien gémissait ou encore sanglotait. La bête avait fait son œuvre. Un carnage, un épouvantable carnage que monsieur le bourgmestre décrivait à grand peine car sa femme faisait partie du lot des éventrés. La petite voisine de monsieur Johnson était parmi les cadavres, ainsi que le papi qui jardinait dans la parcelle voisine que monsieur Johnson laissait à l'usage du vieux bonhomme. Monsieur Johnson se demanda ce qu'il allait bien pouvoir faire de tous les légumes, salades et autres végétaux comestibles. Il ne pouvait décemment pas les garder pour sa consommation personnelle, il décida d'en faire don à l'hospice pour les orphelins.

Tout à coup, la foule se tourna vers monsieur Johnson, car le bourgmestre venait de citer sa témérité face à la bête. Monsieur Johnson devint tout rouge, il n'avait pas l'habitude de paraître en public ailleurs que quand le musée du Haut Château. On l'invita à venir parler de la bête afin d'en avoir une parfaite vision ainsi qu'une description de ses habitudes. On décida à l'unanimité d'organiser une grande traque dès le lendemain du côté du sentier, en partant de sous les remparts

du Haut Château pour obliger la bête à se trouver à découvert sur le plateau. En procédant de cette façon, on pourrait l'acculer à la falaise et faire feu, ainsi, dans le cas fort peu probable où elle serait encore en vie, la chute l'achèverait. On décida de partir en chasse au petit matin du lendemain. Monsieur Johnson fut acclamé en apprenant qu'il était invité à prendre la tête d'un des groupes de chasseurs avec son arme à feu qui tirait deux coups. Il accepta un peu contrit, car il n'avait qu'une idée en tête... la peinture de Mazeltrone. De plus, il n'aimait pas la promiscuité, même pour aller chasser une bestiole horrible.

Une fois tous les habitants étaient rassemblés sur la grand place, monsieur le bourgmestre donna les dernières consignes. Il était monté sur une estrade, avec derrière lui, un petit groupe de chasseurs au sein duquel se trouvait, à contrecœur, monsieur Johnson. Il avait à l'épaule son fusil à deux coups, à sa ceinture une cartouchière en cuir épais. Les dernières consignes de prudence données, tous rejoignirent leur affectation et sous le commandement d'un chef chacun des groupes prit la direction du Haut Château par la route principale. Il faisait un temps clair, peu de vent, un temps propice pour effectuer une battue. Tous les groupes avaient en leur possession le dessin de la bête telle que l'avait décrite monsieur Johnson. Mazeltrone avait tenu à faire lui-même les croquis afin d'apporter sa contribution. Il avait fait spécialement le déplacement en voiture particulière, à ses frais. Il avait absolument voulu utiliser sa couleur fétiche, son bleu nuit avec lequel il créait ses œuvres toutes intitulées Bleu Nuit, mais avec un numéro pour les différencier.

Les équipes s'étaient congratulées mutuellement sur les remparts avant de se séparer pour la battue. Monsieur Johnson faisait partie de la première équipe puisqu'il était le meilleur atout pour localiser la bête. Tous les membres s'étaient resserrés autour de lui, car le sentier était étroit et aussi à cause de l'appréhension. Puis, chemin faisant, à cause des discussions auxquelles monsieur Johnson ne trouvait aucun intérêt, il finit par se retrouver en queue. C'est à cet instant qu'il se rendit compte qu'un de ses lacets étaient cassé. Il stoppa, s'accroupit, le dénoua pour le renouer afin de lui donner une longueur suffisante pour passer dans les œillets. Cela lui prit quelque temps car il dut s'y reprendre plusieurs fois. Soit le lacet était trop court et il n'arrivait pas à exécuter la première boucle, soit cette boucle était trop resserrée et il lui était impossible de tourner autour pour faire le petit pont et ressortir la deuxième boucle. Après avoir rajusté sa cartouchière, replacé le fusil à l'épaule, une deuxième fois, puisqu'il avait glissé, voici que monsieur Johnson se retrouvait tout seul. Il était assez étonné de ne plus entendre le moindre son de voix. Il est vrai que chacun avait fait silence afin de poursuivre la route en direction de la falaise. Monsieur Johnson doubla le pas, il filait en suivant le sentier. A cet endroit, il fait une grande boucle pour réapparaître plus bas. Dans la rocaille, il existe un raccourci plus abrupt qui permet de couper le lacet. Par sécurité, il faut bien caler le pied dans chaque aspérité et ne pas se laisser emporter dans la pente. Le passage le plus dangereux vient du couloir creusé à même la roche par le ravinement. Il est nécessaire de se retourner, de surtout bien s'agripper des deux mains pour assurer sa stabilité avant de lancer la jambe dans le vide. Ensuite, on peut placer le deuxième pied puis dégager une des mains et procéder ainsi de suite. Monsieur Johnson, pas très à l'aise par manque de pratique, préféra rester de dos. Par chance, dégringolant d'une bonne hauteur sur le derrière, il stabilisa sa glissade, roula sur le côté et se retrouva à plat ventre le nez dans la poussière.

« Taïaut, taïaut ! »

C'était le cri du ralliement qui résonnait dans la vallée. « Ils ont trouvé la bestiole » s'écria monsieur Johnson. Il s'apprêtait à courir en direction du cri qui continuait de se répéter dans le fond du vallon. Malheureusement pour monsieur Johnson son fusil était resté coincé un peu plus haut. Il dut donc remonter dans la rocaille pour retrouver son arme à deux coups. Manque de chance, comme il s'agrippait à un bouquet d'épineux en perdant l'équilibre, une aiguille vint à passer sous l'ongle ce qui lui provoqua une douleur aiguë. Il retint difficilement un cri de douleur. Une fois

redescendu, il dut nettoyer le canon obturé par la terre.

« Taïaut, taïaut ! »

« La bestiole n'est plus très loin, les cris se rapprochent. » Monsieur Johnson se parlait à lui-même, à voix basse pour ne pas alerter la bête. Il décida de la prendre à revers en longeant la falaise. Il s'enfonça dans le taillis épais. Pour se frayer un chemin, il frappait à grands coups de crosse afin de coucher les ajoncs et l'aubépine. Il y allait à grands coups. Comme les plantes étaient solidement enracinées, il devait redoubler d'efforts.

« Taïaut, taïaut ! »

« Les voilà tout près, ils viennent vers moi. » Monsieur Johnson prit son courage à deux mains et décida de poursuivre en direction de la bestiole afin de lui couper toute retraite. « Et han ! Et han ! », monsieur Johnson ne ménageait pas sa peine.

Deux coups de feu partirent. L'un fit voler le chapeau de monsieur Johnson, l'autre arracha un morceau du bosquet. Surpris, monsieur Johnson fit un saut sur le côté. Il était trop près de la falaise, il ne l'avait pas remarqué, trop absorbé à pourchasser la bête. Son pied ripa, il dégringola dans le vide, se récupéra comme il put à un branchage. A cet instant, une énorme masse passa au-dessus de lui pour atterrir tout au fond du vallon en décrivant une longue courbe partant du rebord de la falaise. Un bruit énorme se fit entendre dans un nuage de poussière suivi par les hurrahs des villageois trop contents d'avoir enfin éliminé cette chose monstrueuse qui terrorisait la ville. L'un deux se pencha pour tenter d'apercevoir la bestiole dans les éboulis et les arbustes qui s'enchevêtraient. Mais ce ne fut pas la bête qu'il découvrit, mais monsieur Johnson accroché à sa racine. Il ne fallut pas bien longtemps pour le sortir de là, encore moins de temps pour retourner en ville annoncer la bonne la nouvelle. Monsieur Johnson avait vu la bête faire une chute vertigineuse. Le bourgmestre félicita monsieur Johnson pour sa témérité ainsi qu'un autre chasseur pour la précision de son tir frappant ainsi la bestiole au poitrail sans toucher monsieur Johnson qui traquait seul la bête pour la rabattre vers les chasseurs.

On donna un grand banquet, on but beaucoup, peut-être un peu trop. Monsieur Johnson n'avait pas l'habitude, il n'accepta qu'une bière, mais tous voulaient qu'il trinque à la victoire. Il prit rapidement congé et s'effondra sur son lit tout habillé son fusil encore à l'épaule et ses cartouches autour du ventre. Et il s'endormit. Dans la nuit, il fut réveillé à cause du mal de dos provoqué par le canon du fusil et les cartouches qui lui irritaient la bedaine. Il s'assit sur le rebord du lit, se gratta la tête. Il alla au lavabo pour se passer un coup d'eau fraîche sur la figure. Il se délesta de son harnachement, fit glisser ses bretelles et se dirigea vers l'armoire qu'il avait héritée de ses parents. Eux-mêmes l'avaient héritée des leurs. Mais quel ne fut pas son étonnement de trouver, appuyée tout contre cette grosse armoire bien trop grande pour lui tout seul, la bestiole. Elle le dévisageait de ses petits yeux tout ronds comme des billes. Elle avait l'air très embêté, elle n'osait pas faire le moindre mouvement de peur d'effrayer monsieur Johnson.

« Excusez-moi, mais je ne savais pas très bien où aller. »

Monsieur Johnson, lui, ne sut pas très bien comment réagir. Il fit d'abord un pas en arrière en direction du lit. Souleva discrètement la couverture. Il eut un peu de mal, car elle était prise dans le dessus-de-lit. De plus opérer en étant placé de dos n'était pas simple. Monsieur Johnson passa la main sous le drap, le plus loin qu'il put.

« Est-ce ceci que vous cherchez ? »

Effaré, monsieur Johnson réalisa tout à coup que l'attitude étrange de la bestiole venait du fait qu'elle tenait quelque chose derrière elle et que c'était justement ce qu'il cherchait.

« J'ai pensé bien faire. Je craignais que vous ne vous recouchiez dessus et qu'ainsi votre dos soit à nouveau douloureux. »

Monsieur Johnson répondit bêtement par un « merci mon brave, vous avez bien fait. »

« Dans ce cas, je la range au-dessus de l'armoire.

- Oui, c'est justement sa place. » Monsieur Johnson regretta immédiatement ses paroles, mais il était trop tard, déjà la bestiole avait déposé l'arme sur le toit du meuble. Sans même utiliser la chaise malencontreusement située de l'autre côté de la pièce. Chaise qui lui aurait pourtant permis d'atteindre le fusil.

« Vous allez me trouver impoli...

- Pas le moins du monde. »

Monsieur Johnson se demanda quelle mouche l'avait piqué pour qu'il engage pareille discussion avec cette monstrueuse chose douée de paroles.

« N'auriez-vous pas un petit quelque chose à manger ? »

Monsieur Johnson opina du chef et fila dans la cuisine. Il prépara un sandwich aux cornichons. Il hésita sur le jour pair ou impair puis se ficha une petite tape sur le front en se disant intérieurement que cela n'avait pas grande importance vu les circonstances. Il opta pour les tranches de rosbif. Il plaça trois tranches. Se gratta au nouveau la tête. Se dit que pour une corpulence pareille ce n'était pas suffisant alors il ajouta une tranche. Il se tourna pour regagner la chambre, mais quelle ne fut pas sa surprise quand il découvrit la bestiole assise à la place qu'il avait l'habitude d'occuper. Un couteau dans la main droite, une fourchette dans l'autre, les coudes posés sur la table et la grande serviette à carreaux autour du cou. Elle faisait face à une assiette et un verre de vin.

« Excusez-moi, je pensais qu'un casse-croûte ferait l'affaire, expliqua monsieur Johnson pour tenter de se justifier tout en restant debout ne sachant trop que faire. La bête fit un signe de tête pour indiquer qu'il pouvait déposer cela dans l'assiette qu'elle s'en accommoderait très bien. Puis la bestiole fit un nouveau signe à monsieur Johnson afin qu'il s'asseye. Elle avait déjà commencé à découper son sandwich à l'aide du couteau et de la fourchette. Ce n'était pas très pratique. Dès qu'elle appuyait sur le pain, il sortait de l'assiette. Assez vite la bête perdit patience et commença à s'énerver. Monsieur Johnson prit la parole pour expliquer comment manger une telle chose. La bête hésita, elle n'était pas habituée à manger avec les mains. Alors elle défit sa serviette, entourra l'une des extrémités du sandwich afin de ne pas se salir les mains. Elle arracha deux morceaux et se rendit compte que monsieur Johnson n'avait rien à manger et qu'il avait peut-être faim. Elle sépara le restant du sandwich en deux parties à peu près égales et tendit l'une des deux à monsieur Johnson. Il hésita un instant, dévisagea la bestiole, regarda ce qu'il avait dans les mains, puis se décida à croquer dedans, d'abord délicatement, puis comme il avait très faim, comme un glouton. La bestiole à son tour l'observa d'un air intrigué, puis se remit à son sandwich. Après en avoir terminé, elle tendit son verre pour avoir du vin. Monsieur Johnson remplit le verre, hésita, puis s'en servit aussi. La bête leva son verre, monsieur Johnson trinqua. Ils restèrent un moment silencieux puis monsieur Johnson fit part de son intention d'aller se coucher car il était épuisé. Lorsqu'il se leva la bête fit de même. Elle alla à la porte et regarda dehors pour savoir le temps qu'il faisait. Monsieur Johnson salua la bestiole par une courbette afin de prendre congé. Il patienta un instant, voyant qu'il ne se passait rien, il fila vers la salle de bains. Avant de rentrer, il regarda encore une fois en direction de la bête. Celle-ci le regarda à son tour, ils se saluèrent à nouveau. Monsieur Johnson marqua un temps d'arrêt, puis il pénétra dans la salle d'eau. Il fit ses ablutions, se dévêtit, mit son pyjama, le vert clair avec de petites étoiles brodées, se recoiffa afin de repartir ses cheveux plus harmonieusement. Avant de regagner sa chambre, il jeta un œil dans le salon, la bestiole avait

disparu. Il alla dans la cuisine se servir un grand verre d'eau pour ne pas avoir à se relever en pleine nuit. Après avoir éteint la lumière dans les différentes pièces, il se dirigea vers la chambre. La porte s'était légèrement refermée, il la poussa, tourna l'interrupteur afin d'éclairer la pièce plongée dans l'obscurité. La bête était couchée dans le lit, elle dormait profondément. Monsieur Johnson était très embêté car il ne restait que le canapé en cuir du salon. Il était bien trop inconfortable. Il prit le temps de réfléchir, puis se décida à aller se coucher dans son propre lit. Il se glissa sous les draps, se tourna côté mur, tira légèrement sur la couverture afin d'avoir bien chaud et s'endormit. Il se réveilla une ou deux fois dans la nuit car il était découvert. Il tira à nouveau sur la couverture, d'abord délicatement pour ne pas réveiller la bestiole qui dormait d'un sommeil profond, puis d'un coup ferme, il avait trop froid. Le lendemain matin, la bête n'était déjà plus dans le lit quand il ouvrit les yeux. Il la chercha tout d'abord dans le salon, elle n'y était pas. Ni dans la cuisine, où à son grand étonnement un bol et une cuiller l'attendaient. Ainsi qu'un morceau de pain qu'accompagnait une bonne odeur du café qui réchauffé. Dans la salle de bains, personne non plus. Le gant de toilette et la serviette avaient été soigneusement pliés après usage, tout était pour le mieux. Monsieur Johnson en vint presque à regretter le départ de la bestiole. Il se mit à table et déjeuna en pensa à elle, se demandant ce qu'elle avait bien pu devenir.

Plus tard dans la journée, monsieur Johnson décida d'aller se dégourdir les jambes. Compte tenu des circonstances, il y avait peu de chance qu'il y ait des visiteurs pour le musée, et toute façon monsieur Naquinoeil, voulait avoir la paix afin d'être présent aux côtés du bourgmestre. Monsieur Johnson avait donc tout son temps avant de se rendre au Haut Château. Lorsqu'il arriva sur la place, la grand place, la population se préparait pour une nouvelle chasse à la bestiole. On l'invita à prendre place sur l'estrade au côté du bourgmestre. Monsieur Johnson expliqua qu'il ne se sentait pas la force de retourner traquer les bêtes en tous genres, qu'il avait mal au dos, au cul et aux genoux. Ce qui arrangea très bien le bourgmestre qui trouvait que monsieur Johnson avec son air bonhomme prenait un peu trop d'importance dans cette affaire. Aussi, il le félicita, le congratula, lui fit l'accolade au nom de tous les habitants et le congédia. Monsieur Johnson n'attendit pas son reste et partit en direction du Haut Château par le chemin principal. Il voulait se retrouver face à l'œuvre de Mazeltrone et observer la peinture sous de nouveaux angles. Il ne savait pas lesquels encore, mais il trouverait sur place.

En traversant le hall d'entrée, il salua le factotum et monsieur Luigi, tous deux très étonnés de se voir salués, si étonnés qu'ils en oublièrent de rendre le salut à monsieur Johnson. Ils restèrent plantés au milieu du hall, les bras ballants. Ils se regardèrent, haussèrent les épaules de concert et reprirent leurs activités. Monsieur Johnson se dépêcha de monter à l'étage par le monte-charge réservé au personnel. Il déverrouilla la grille, la leva à moitié, passa dessous puis la rabassa prenant soin de placer la pancarte « *salle fermée temporairement pour cause de maintenance* ». De toute façon, les gens étaient bien trop occupés avec la chasse à la bestiole pour s'intéresser à la peinture de Mazeltrone. Il appela Luigi grâce à l'interphone réservé au personnel « Qu'on ne me dérange sous aucun prétexte ! » il reposa le combiné sur son support sans même attendre de réponse. Puis il se concentra sur la marche à suivre.

L'idée lui vint d'un seul coup : déplacer la chaise tout près du tableau. Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt. Après avoir installé son siège à une distance idéale, il s'y assit. Cela ne suffisait pas. Il se gratta la tête et une deuxième idée se fit jour : décrocher le tableau et le poser au niveau du sol sur la tranche.

« Parfait » dit-il à haute et intelligible voix. Mais il avança quand même un peu la chaise, parce qu'il voulait vérifier un détail. Ce questionnement prit la forme d'une certitude, ce n'était pas un reflet comme il l'avait tout d'abord supposé, il s'agissait d'un œil. Un œil rond. Et le plus incroyable, c'était qu'il prenait une teinte violette qui tirait sur le rouge en fonction de l'angle sous

lequel on l'observait ! Monsieur Johnson se frappa le front. Mais comment avait-il pu passer à côté d'un tel détail. Mieux, symétriquement un autre reflet du même ordre. Qui plus est souligné par une sorte d'arc sombre, un bleu foncé qui tendait très nettement vers le noir. De ce noir profond qui absorbe la lumière. Puis ce furent les protubérances qui semblaient s'extirper de la toile pour prendre forme. Cela faisait des creux, des pleins, des étirements qui donnaient à l'ensemble une forme oblongue.

Monsieur Johnson hésitait sur la méthode à adopter, pouvait-il prendre le risque de se reculer sans perdre la perception des nouvelles harmonies qui apparaissaient dans la toile. Il ne savait que faire. Et s'il replaçait la chaise au même endroit retrouverait-il ce qu'il aurait perdu ? Il fallait être rigoureux. Il se leva, fila tout au fond de la salle. Sur le côté gauche se trouvait un petit cagibi dans lequel on entreposait le matériel nécessaire pour effectuer l'entretien. Dans un des tiroirs, il prit le scotch de couleur, un scotch d'une qualité supérieur acheté par *Noeilnoeil*. Monsieur Johnson sourit en réalisant ce qu'il avait osé dire en pensée.

« Noeilnoeil, Noeilnoeil, Noeilnoeil... » chantait-il sur l'air du tradéridéra.

- Monsieur Johnson tout va bien ? »

Il sortit précipitamment du cagibi son scotch à la main. Il se prit les pieds dans un abat-jour qu'on avait posé à même le sol en attendant de s'en défaire.

« Saleté de truc », s'écria-t-il en le piétinant sous le regard abasourdi de monsieur Luigi. Pour finir, il tira un grand coup pied dedans et l'envoya valdinguer au fond du cagibi.

- Tout va bien ?, répéta monsieur Luigi très inquiet.

- J'avais dit de ne pas me déranger, c'est un comble !

- Comme nous ne vous avons pas vu descendre prendre votre sandwich aux cornichons, nous nous demandions si vous n'aviez pas eu un malaise. »

Monsieur Johnson réalisa qu'il avait laissé filer l'heure du repas, ce qui ne lui était jamais arrivé depuis qu'il travaillait au Haut Château.

« Je ne mangerai pas, heu... je suis légèrement indisposé, merci monsieur Luigi. »

C'était la première fois que monsieur Johnson lui donnait du monsieur Luigi. Sous le coup de l'étonnement, il n'insista pas et s'éclipsa discrètement pour aller informer le factotum avec lequel il avait l'habitude de partager son repas et qui attendait impatiemment les explications quant à l'attitude pour le moins déroutante de monsieur Johnson.

Monsieur Johnson reprit son activité exploratoire. Tout d'abord, il fit des marques à l'emplacement des quatre pieds de sa chaise avec le scotch supérieur. Puis, précautionneusement, il prit le risque de déplacer la chaise. Immédiatement, il la replaça afin de vérifier que rien n'avait changé et qu'il pouvait à nouveau retrouver ce qu'il venait de découvrir. Il fut totalement rassuré, les protubérances étaient toujours au même emplacement, comme si elles attendaient le retour de monsieur Johnson. Les deux creux avaient conservé leur forme oblongue. Peut-être même s'étaient-ils un peu allongés. Monsieur Johnson regretta de ne pas avoir eu l'idée d'effectuer des mesures. Car, pour monsieur Johnson, la mesure est l'art de l'observation scientifique ; mieux, la mesure de toute chose est un préalable à l'exploration rationnelle. Il le savait et le répétait à toute personne qui venait converser avec lui sur le rôle de gardien dans un musée. Un instant, il hésita à retourner dans le cagibi pour aller chercher une chaîne d'arpenteur. Il était bien trop impatient de poursuivre son étude approfondie de l'œuvre du maestro Mazeltrone. Très vite, il recula la chaise de deux grands pas. Il resta debout. Incertain, il n'osait pas s'asseoir, l'excitation faisait battre son cœur à tout rompre. Déjà en cet instant, placé n'importe comment par rapport à la peinture, il voyait de

nouvelles transformations apparaître. Monsieur Johnson prit une forte inspiration, souffla lentement, puis réitéra cette activité jusqu'à ce qu'il arrive à peu près à maîtriser ses émotions. Il se décida enfin à prendre place sur la chaise. Cependant, il préféra fermer les yeux afin de ne pas être influencé par le mouvement descendant du corps. Il resta sur sa chaise immobile un moment. Il entrebâilla les paupières. Par la fente ainsi créée, il ne vit qu'un halo indistinct où les teintes de bleu se mélangeaient dans une indifférenciation inquiétante. Monsieur Johnson eut peur d'avoir perdu l'œuvre, qu'elle refuse de communiquer avec lui, qu'elle se dissipe comme la brume au petit matin derrière le Haut Château lorsque le soleil inonde la vallée petit à petit. Alors il écarquilla les yeux, scruta l'œuvre avec une fixité assidue. Il procéda ainsi jusqu'à ce que ses pupilles soient imprégnées parfaitement du bleu qui composait la toile. Extatique, l'œil démesurément ouvert, monsieur Johnson pénétrait les nuances. Il retrouva tout d'abord la teinte violette qui en réalité virait au pourpre, puis au carmin. Puis la forme oblongue d'un gris anthracite. Cette forme s'étirait sur la droite, puis sur la gauche. C'était un mouvement que monsieur Johnson n'avait pas vu de son premier emplacement. Il fixa toute son attention sur cette mouvance. Il constata horrifié que la forme continuait de prendre de l'importance. Encore plus hallucinant, dans le bas la même chose se produisait. Il se leva d'un coup, retint un cri d'effroi. Devant lui, la toile semblait se perforer, créant une béance d'un noir absolu qui donnait cette impression délirante que la lumière s'y engouffrait pour ne plus jamais ressortir. Monsieur Johnson voulut détacher son regard de la toile, mais l'effort que cela supposait était incommensurable. Ses yeux voulaient s'extirper de la boîte crânienne pour aller se jeter en cette bouche qu'une affreuse dentition entourait de terribles formes triangulaires acérées. Au prix d'un effort incroyable monsieur Johnson réussit à se reculer, puis encore et encore pour atteindre le fond de la pièce. C'est là qu'il réalisa...

La bestiole était en face de lui, terrifiante, la gueule déformée par la haine et la méchanceté. Monsieur Johnson fit l'erreur impardonnable de prononcer le mot « bestiole » à haute et intelligible voix. De la toile, s'extirpa la bête. Elle enjamba le bas de l'encadrement en se tenant par les rebords afin de pouvoir prendre appui sur le carrelage. Cette chose dégoulinait de peinture. Le peu de bleu qui recouvrait encore quelques parcelles de ce corps finissait de s'épandre sur le sol. La bête immonde s'agrandissait au fur et à mesure qu'elle avançait afin de prendre sa taille réelle. Une taille gigantesque, de la hauteur d'un ours dressé sur ses pattes arrière. Elle semblait avoir attendu patiemment qu'enfin on la nomme pour qu'elle puisse sortir de l'endroit dans lequel elle était piégée. Aucun doute possible, cette forme oblongue n'était autre que cette bestiole qu'il avait accueillie chez lui. Elle envoya promener la chaise qui gênait son passage pour aller vers monsieur Johnson. Il poussa un cri d'effroi, se glissa sur le côté pour échapper aux deux gigantesques membres qui tenaient de le saisir, et s'échappa en se jetant sous la grille. Il n'eut pas la présence d'esprit de la refermer ce qui aurait pu transformer la salle du musée en une cage hermétique. Heureusement pour monsieur Johnson, la chose immonde se déplaçait maladroitement, ce qui lui laissa le temps à de s'enfuir par le grand escalier des visiteurs.

En traversant le hall, il s'écria « à l'assassin, à l'assassin » puis disparut par la grande porte. Le personnel arriva juste pour voir monsieur Johnson qui filait dehors comme le vent. Chacun se regarda, étonné, sans comprendre ce qui venait de se produire. Après les explications confuses de Luigi et du factotum, monsieur Naquinoeil, inquiet, alerta le bourgmestre. On décida immédiatement d'organiser une nouvelle battue. Une seule explication pouvait rendre compréhensible l'attitude de monsieur Johnson : la bête était de retour. Le bourgmestre envoya des messagers dans tous les environs afin que toute la population rejoigne sans attendre la grand place pour partir à la recherche de ce pauvre monsieur Johnson.

Pour quelle raison s'était-il aventuré sur le plateau ? Pourquoi avoir opté pour le sentier plutôt que l'artère principale ? Personne n'aurait su l'expliquer, mais pour monsieur Johnson, c'était une évidence. Il devait fuir, ne plus se trouver en face de cette créature, quitter cette ville. Par-dessus

tout ne plus revoir le Haut Château, avec ces deux tours démesurées qui surplombaient un mur aux allures effarantes. Mur dans lequel on avait percé un accès lui aussi très imposant, pourtant disproportionné au milieu de ces dimensions excessives. De minuscules fenêtres parfaitement alignées traversaient l'épaisseur de la construction à mi-hauteur, mais c'était un peu plus haut qu'on avait ajouté d'autres ouvertures plus imposantes. Sur l'une des tours se dressait une hampe au bout de laquelle flottait un étendard aux couleurs de la ville. Ce que monsieur Johnson ne voulait plus voir, c'était la grisaille de cet ensemble, une affreuse teinte qui mangeait le paysage et le rendait terne même lorsque le temps était agréable. Pour la première fois de sa vie, monsieur Johnson ressentait la nécessité de quitter cet endroit. Il voulait fermement, sans plus attendre qu'il y ait le plus de distance possible entre lui et ce Haut Château dont le nom lui-même l'indisposait. Il lui suffisait de l'évoquer en pensée pour avoir la nausée.

Dans l'abrupt de la paroi, un escalier construit à même la roche permettait de rejoindre la vallée. Il fallait quitter le sentier, prendre une allée herbeuse pour rejoindre une rigole. Elle était encombrée de pierres autrefois recouvertes par l'eau folle d'un torrent aujourd'hui asséché. Dans sa précipitation monsieur Johnson se tordit la cheville en ripant sur une grosse pierre mal enchâssée sur l'ensemble des caillasses. Il laissa échapper un cri de douleur. Tant bien que mal, il poursuivit sa progression, fortement ralentie à cause de la douleur que lui coûtait chaque pas. A force de persévérance, il finit par atteindre la faille dans laquelle on avait démarré les premières marches. L'escalier partait sur la droite pour contourner un éperon rocheux avant une descente vertigineuse finissant dans les premiers escarpements.

Dans l'ombre de la végétation luxuriante, il était difficile de trouver le passage exact qui conduisait dans la bonne direction. La paroi elle-même rajoutait un obscurcissement qui compliquait la tâche. C'est au moment où enfin monsieur Johnson avait trouvé l'accès qu'il l'entendit pour la première fois. Il accéléra dans la mesure du possible, mais pas assez vite pour échapper à l'arrivée rapide de la bestiole. Il préféra quitter le lit de la rivière, s'enfoncer dans la végétation et tenter ainsi de disparaître. C'était sans compter sur l'odorat de la bête qui fondait sur sa proie. Elle se dressa d'un coup, émergeant des buissons. Sa gueule effrayante poussa un hurlement affreux qui résonna dans toute la vallée. Monsieur Johnson était acculé. D'un côté l'horrible chose qui le terrifiait de l'autre, le vertigineux aplomb de la falaise. Il tenta de s'adresser à la bête afin de la raisonner. Il lui expliqua qu'il l'avait accueillie, qu'ils avaient conversé, dormi ensemble, mais rien n'y faisait. Il semblait que la bête ait perdu tout sens de la parole. Bien au contraire, elle se mit à hurler encore plus fort comme si cela était seulement possible. Monsieur Johnson se boucha les oreilles, tentant de faire taire ce crissement suraigu qui lui déchirait les tympans, puis se jeta de haut du la falaise. Quelques instants après, on entendit un flop mat qui résonna à peine quand le corps se fracassa sur la paroi. Il n'avait même pas pensé à utiliser le couteau de cuisine qu'il avait dans sa poche arrière et qui lui transperça le bas des reins, bien inutilement, car monsieur Johnson était déjà mort. Sa tête avait explosé comme une pastèque en heurtant la roche.

C'est bien plus tard que la foule se massa sur le plateau attendant le retour des trois hommes descendus porter secours à monsieur Johnson, sans grand espoir au vu de la hauteur de la chute. Le bourgmestre devisait avec ses adjoints. Parmi eux se trouvait monsieur Naquinoeil. La populace tentait de comprendre l'enchaînement des événements. Quelques-uns trouvaient étrange la présence simultanée de la bête et de monsieur Johnson à chaque nouvelle apparition de celle-ci ; un saoulard notoire jurait ses grands dieux qu'il avait aperçu la bête fuyant par le grand pont ; d'autres enfin, affirmaient que la bête avait chu dans un dernier corps à corps avec monsieur Johnson et qu'il fallait lui ériger une statue sur la grand place.

Monsieur Naquinoeil se mit à parler, tout d'abord un peu comme s'il s'adressait à lui-même dans une énième tentative pour essayer de comprendre quelque chose qui lui échappait.

« Je n'ai jamais rien eu à lui reprocher... »

Le bourgmestre comprenant que monsieur Naquinoeil allait dire quelque chose d'important, fit taire les bavards d'un geste de la main.

« Il a toujours fait son travail avec rigueur, jamais une minute de retard, toujours à sa place dans le hall d'accès. Le grand hall du premier étage. Installé sur sa chaise, il permettait aux gens de vaquer sans être dérangés par les importuns. Hall dit du premier Administrateur en hommage à la rigueur de l'homme qui fonda la gouvernance harmonieuse. Nous avons gardé ce lieu en l'état, avec son aspect austère. Un bureau moderne, le tapis empereur, la lampe début de siècle et surtout la grande glace madame Ursule... Monsieur Johnson y faisait face. Il aimait à se placer ainsi pour avoir une vue d'ensemble afin d'organiser la surveillance de l'endroit. Rien ne lui échappait. Même pas le reflet de l'œuvre magistrale de la célèbre toile « Bleu Nuit » de notre bien-aimé peintre Mazeltrone.»

Monsieur Naquinoeil, fit une pause. Il sortit un grand mouchoir à carreaux rouge pour s'essuyer le front à cause de la chaleur étouffante. Le bourgmestre lui fit servir un verre d'eau. Comme elle était tiède Monsieur Naquinoeil y trempa juste le bout des lèvres pour faire bonne figure, puis remercia le bourgmestre. Tous attendaient silencieusement que monsieur Naquinoeil poursuive ses explications, persuadés qu'ils allaient avoir enfin la réponse au questionnement qui les taraudait.

Monsieur Naquinoeil, parla enfin.

« Mais ces derniers temps, il était moins rigoureux, un peu dans les nuages, toujours à contempler le reflet du ciel dans ce très grand et très beau miroir. Notre Luigi, m'a expliqué qu'il avait trouvé monsieur Johnson installé devant la glace madame Ursule, le regard halluciné, et que justement aujourd'hui, il en avait même oublié de manger. »

La foule fit un grand « Oh... » qui se perdit dans l'immensité de la ville silencieuse pendant que le bourgmestre avalait le contenu du verre d'eau qu'il avait servi à monsieur Naquinoeil et qu'il recracha immédiatement, car l'eau était tiède.

« Notre factotum a affirmé, la main levée, jurant sur notre grand Chambellan adoré, que c'est après avoir scrupuleusement étudié le miroir que monsieur Johnson s'est enfui comme une furie, comme poursuivi par quelque chose de terrible. Evidemment, nous avons immédiatement pensé à la bête et après nous être rapidement concertés, nous avons sonné le tocsin. Mais était-ce vraiment le cas. La femme de ménage, madame Lagurette, jure ses grands dieux que monsieur Johnson n'était poursuivi que par lui-même. »

Chacun se tint le menton dans la main pour se donner une contenance. Le bourgmestre opina du chef, monsieur Naquinoeil leva les yeux au ciel, puis poussa un soupir. Soudain, un bruit dans les broussailles fit déguerpir la foule. Les trois hommes qui portaient la dépouille de monsieur Johnson ne comprirent pas qu'ils étaient l'objet d'une méprise les laissant tout seuls sur le plateau. De dépit, ils se débarrassèrent de corps de monsieur Johnson en le jetant par-dessus la falaise. Puis, ils décidèrent d'un commun accord de se rendre à l'estaminet du Cheval Blanc sur la grand place, car ils estimaient avoir bien mérité leur bière.

Il paraît que dans les communes avoisinantes, on entendit plusieurs fois les grognements de la bestiole, mais rien n'est moins sûr. Le Haut Château a repris ses activités. Monsieur Naquinoeil, en accord avec le bourgmestre nomma un nouveau monsieur Johnson. On le plaça exactement au même poste afin qu'il puisse effectuer une surveillance de qualité, grâce à l'aide précieuse de la grande glace madame Ursule.

Ainsi soit-il.

**Nouvelle et autres récits écrits par Olivier ISSAURAT**

**On peut me retrouver sur mon blog : <http://internautique.canalblog.com/>**

**Ou encore sur mon site : <http://olivier.issaurat.free.fr/>**

**Ou bien m'envoyer un mail à : [olivier.issaurat@free.fr](mailto:olivier.issaurat@free.fr)**